

## De la Griesche d'Yver<sup>1</sup>.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Contre le tens qu'arbre deffueille  
Qu'il ne remaint en branche fueille  
    Qui n'aut à terre,  
Por povreté, qui moi aterre,  
5 Qui de toutes pars me muet guerre,  
    Contre l'yver,  
Dont mult me font changié li ver,  
Mon dit commence trop diver  
    De povre estoire.  
10 Povre fens & povre mémoire  
M'a Diex doné li rois de gloire  
    Et povre rente,  
Et froit au cul quant bise vente.  
Li vens me vient, li vens m'efvente,

---

<sup>1</sup> J'ai préféré cette leçon : *De la Griesche d'yver*, qui est celle des Mss. 7615 et 7633, à celle du Ms. 7218 : *De la Griesche d'esté*, d'abord parce que les titres des pièces de ce dernier Ms. sont d'une main plus récente que le corps même du volume, et qu'à la fin de la pièce le copiste de tout le recueil a mis : *Explicit la griesche d'yver* ; ensuite, parce qu'il s'agit, en effet, dans cette pièce des inconvénients qu'a l'hiver pour notre poète, et du malaise que lui cause cette saison ; mais je n'en suis pas moins convaincu qu'indépendamment de cette signification de désagrément, d'incommodité, le mot *griesche* doit avoir encore ici un autre sens, aujourd'hui fort obscur, emprunté à un jeu du moyen-âge. Nous trouvons, en effet, dans *Gargantua*, livre I<sup>er</sup>, chapitre XXII, parmi les deux cent cinquante et quelques jeux auxquels Rabelais nous apprend que se livrait son héros, après s'être *lavé les mains de vins frais et escuré les dents d'un pied de porc*, le jeu de la *griesche*. Mais en quoi consistait-il ? C'est ce que nous ne savons pas positivement. « Le mot *griesche*, dit Le Duchat, est le nom d'un volant en Anjou, à cause qu'on l'y fait de plumes de perdrix grises, qui s'appellent, en ces quartiers-là, *griesches*. » Telle est aussi l'opinion de Ménage, qui ajoute qu'au Maine ce jeu s'appelait *coquantin*, parce qu'on faisait aussi des volants de plumes de coqs. Enfin, M. Éloi Johanneau (voyez page 424 du 1<sup>er</sup> vol, de son édit. de *Rabelais*) présume que le nom de *gruefche* ou *griesche*, donné au jeu de volant en Anjou, pourrait bien être dérivé de celui que les enfants jouent encore en Sologne, sous le nom de *pirouette*, et qui consiste à recevoir et à renvoyer, avec des palettes de bois, un volant dont les plumes sont piquées sur un petit cylindre de bois que les paysans nomment *dru* ou *grue* au jeu de palet. Ne pourrait-on pas conclure de cette explication que, par ces mots : *la Griesche d'esté*, *la griesche d'yver*, Rutebeuf a voulu, par allusion au jeu dont nous parlons, dépeindre en quelque sorte la ténacité avec laquelle la misère s'attachait à lui, le poursuivant sans relâche d'une saison à l'autre, et le renvoyant toujours malheureux de l'hiver à l'été, comme un volant ?

Voici maintenant une explication plus récente et probablement plus juste : « Depuis un demi-siècle, dit M. Paulin Paris, en citant notre première édition de Rutebeuf, un nouveau jeu de dés était arrivé de Grèce en France, par l'Italie. On l'appelait tantôt *Blanque* ou *Blanche*, tantôt *Azar* ou *Zara*, tantôt *Griesche*. Il est permis de supposer que la couleur des cases qui renfermaient les nombres heureux fut l'occasion du premier de ces noms, et que celui de *Griesche* rappelait que les Croisés l'avaient transporté dans l'Occident, au retour de la conquête de l'empire grec. » En tout cas, on trouve dans le portefeuille de Fontanieu, n<sup>o</sup> 60 (Mss. de la Bibl. impériale), divers passages d'un compte de l'hôtel du comte de Poitiers, où ce jeu est mentionné.

15 Et trop fovent  
 Plufors foies fent le vent.  
 Bien le m'ot griefche en covent  
 Quanques me livre ;  
 Bien me paie, bien me délivre :  
 20 Contre le fout me rent la livre  
 De grant poverte.  
 Povretez eft for moi revertte  
 Toz jors m'en eft la porte ouverte,  
 Toz jors i fui  
 25 Ne nule foiz ne m'en effui ;  
 Par pluie moil, par chaut effui.  
 Ci a riche homme ;  
 Je ne dorm que le premier fomme.  
 De mon avoir ne fai la fomme  
 30 Qu'il n'i a point.  
 Diex me fet le tens fi à point :  
 Noire moufche en eflé me point,  
 En yver blanche<sup>2</sup>.  
 Iffi fui com l'ofière franche  
 35 Ou com li oifiaus feur la branche :  
 En eflé chante,  
 En yver ploc & me gaimante,  
 Et me deffuel auffi com l'ente<sup>3</sup>  
 Au premier giel.  
 40 En moi n'a ne venin ne fiel ;  
 Il ne me remaint rien fouz ciel :  
 Tout va fa voie.  
 Li enviail que je favoie  
 M'ont avoié, quanques j'avoie  
 45 Et forvoié,  
 Et fors de voie defvoié.  
 Fols enviaus ai envoié,  
 Or m'en fouvient ;  
 Or voi-je bien, tout va, tout vient :  
 50 Tout venir, tout aler covient,  
 Fors que bien fet.  
 Li dé qui li détier ont fet

---

<sup>2</sup> Ces deux vers se retrouvent plus loin dans le *Dit des Ribaux de Greive*. Voyez, à cette pièce, l'explication que nous en donnons.

<sup>3</sup> *Ente*, arbre greffé. — On lit, page 14, strophe 6<sup>e</sup>, dans le *Fablel du dieu d'amours*, que j'ai publié en 1834 :

De tel manière estoit tous li vergiés  
 Ains n'i ot arbre, ne fust pins ou loriés,  
 Cyprés, aubours, ENTES & oliviers.

M'ont de ma robe tout desfet,  
 Li dé m'ocient,  
 55 Li dé m'aguetent & espient,  
 Li dé m'affaillent & deffient,  
 Ce poife moi ;  
 Je n'en puis mès, se je m'efmai.  
 Ne voi venir avril ne may :  
 60 Vezci la glace ;  
 Or sui entrez en male trace.  
 Li trahitor de pute efrace  
 M'ont mis sanz robe :  
 Li fiècles est si plains de lobe !  
 65 Qui auques a, si fet le gobe ;  
 Et je que fais ?  
 Qui de povreté fent le fais ?  
 Griefche ne m'i left en pais ;  
 Mult me defroie,  
 70 Mult m'affaut & mult me guerroie.  
 Jamès de cest mal ne garroie.  
 Par tel marchié :  
 Trop ai en mauvès leu marchié.  
 Li dé m'ont pris & emparchié ;  
 75 Je les claim quite :  
 Fols est qu'à lor conseil abite :  
 De la dète pas ne l'aquite,  
 Ainçois l'encombe :  
 De jor en jor accroist le nombre.  
 80 En esté ne quiert-il pas l'ombre  
 Ne froide chambre,  
 Que nu li font sovent li membre.  
 Du duel son voisin ne li membre,  
 Mès le sien pleure ;  
 85 Griefche<sup>4</sup> li a coru seure,  
 Defnué l'a en petit d'eure,  
 Et nus ne l'aime ;  
 Cil qui devant coufin le claime  
 Li dist en riant : « Ci faut traime  
 90 Par lécherie<sup>5</sup>.  
 Foi que tu dois sainte Marie,  
 C'or va ore en la draperie,  
 Du drap accroire.

---

<sup>4</sup> On voit que Rutebeuf emploie à la fois le mot *griefche* dans ses deux significations, tantôt comme allusion au jeu de ce nom, tantôt dans le sens de *gravatio*, inconvéniént, charge, fardeau. Il faut l'entendre sous cette dernière acception dans le passage qui occasionne cette note.

<sup>5</sup> Ms. 7615. VAR. Tricherie.

95 Se li drapiers ne t'en veut croire,  
Si t'en reva droit à la foire  
Et va au change.  
Se tu jures saint Michiel l'ange,  
Que tu n'as peur toi lin ne lange  
Où ait argent,  
100 L'en te verra mult biau fergent.  
Bien t'apercevront la gent ;  
Créus feras ;  
Quant d'iluecques remouveras  
Argent ou faille enporteras. »  
105 Or a la paie ;  
Ainsi vers moi chascuns l'apaie :  
Je n'en puis més.

Explicit la Griesche d'Yver.